

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

"Vivante, très jeune, environnée de
lumière"

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 114-121

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Photo Jud

BERNADETTE

Statue moderne à Lourdes

"Vivante, très jeune, environnée de lumière"

Avant de nommer une habitante des cieux, avant d'avoir entendu ce nom prodigieux d'IMMACULEE CONCEPTION qu'elle répéta tout le long du chemin pour ne pas l'oublier, Bernadette avait essayé de décrire « cela », aquero, qu'elle avait vu pour la première fois le 11 février 1858, au coup de l'angélus de midi, dans le creux du rocher, sur une branche de rosier qui se balance.

« Quelque chose habillé de blanc », dit-elle à ses deux compagnes curieuses. Mais elle avait, elle, instinctivement tiré son chapelet et récité : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce ». A l'enquête elle dira : « Une Dame vivante, très jeune, environnée de lumière ». Méditons ces paroles.

Vivante. Une « dame » qui est là soudain dans un coup de vent pourrait être une de ces âmes en peine dont Bernadette sans doute a entendu maint récit. Effrayée, elle veut faire le signe de la croix ; elle frissonne et n'a pas la force de porter la main à son front. Cependant un regard et un sourire la calment ; il n'y a plus en elle que le ravissement devant un objet

d'incomparable beauté. Non, la Dame ne vient pas du royaume des souffrances, mais d'un lieu où toute douleur est effacée par une joie pleine, du paradis. Pourtant, quand le langage courant dit d'une personne qu'elle est vivante, il ne fait guère allusion aux états de l'au-delà ; il dit que cette personne n'est aucunement peinte ou représentée, qu'elle n'est pas une image ou une apparition, mais qu'elle est réelle comme vous et moi dans la condition de cette vie dont nous avons l'expérience. N'est-ce pas cela qui a frappé Bernadette ? Cette Dame, on la voit, on pourrait la toucher, elle sourit, elle regarde, elle fait des signes, elle parle d'une voix humaine, dont l'extrême suavité ne s'oubliera jamais. Un jour, elle s'attriste et elle pleure sur les pécheurs. Oui, c'est une personne vivante, ayant les caractères qui distinguent la vie en cette « vallée de larmes ». Vivante comme à Nazareth lorsqu'elle va chercher de l'eau à la fontaine ou qu'elle prie en son humble logis, comme à Bethléem lorsqu'elle se penche avec amour sur le berceau de son Enfant, comme à Jérusalem lorsqu'elle se présente au temple et tressaille à la prédiction de Siméon ; vivante comme quand elle fuit dans le désert devant Hérode, comme quand elle cherche, éplorée, son Jésus dans les rues de Jérusalem, comme lorsqu'elle compatit aux époux et avertit son Fils et avise les échantons : « Faites tout ce qu'il vous dira ». Comme au pied de la croix lorsque le dernier glaive est entré dans son cœur.

Vivante, c'est-à-dire non étrangère à nous et à notre condition terrestre faite de peines, de pleurs, d'angoisse et de cette espérance que seule la vision transfigure.

Quelque chose de plus. Je ne sais pas comment les théologiens se débrouillent pour expliquer l'objectivité d'une apparition ; il est certain que Bernadette fait de ce qu'elle rapporte une expérience absolument unique ; elle saisit d'une manière nouvelle et plus haute une réalité qui la dépasse et nous dépasse, et dont les voiles de la foi cachent à nos sens et à notre esprit l'infinie richesse.

Dans l'Écriture Sainte, l'Église ne reconnaît-elle pas Marie appelée fontaine des jardins, source d'eau vive (Cant., IV, 15) ? Elle est aussi comparée aux arbres les plus vigoureux qui se distinguent par leur vie dans un paysage de pierre : « Je m'élève comme le cèdre sur le Liban, comme le cyprès sur la montagne d'Hermon, comme le palmier sur les rivages, comme le rosier à Jéricho, comme un bel olivier dans la plaine » (Eccli., XXIV, 13-14).

Mais par-delà les symboles d'une vitalité terrestre, l'Église voit en Marie la source d'une vie plus haute : « Je suis l'intelligence, et la force est à moi. Avant que ne fussent les collines, les fleuves et les fondements de la terre, j'étais auprès du Créateur jouant en sa présence et prenant déjà mes délices parmi les enfants des hommes. J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent avec empressement me trouvent. Celui qui me trouve a trouvé la vie et la grâce. Mais celui qui m'offense blesse son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort » (Prov., VIII). La vie prend les dimensions de l'esprit : elle est intelligence, elle est amour, elle est communication de Dieu. Et dans ce sens Marie n'est pas seulement vivante, elle est vie de notre vie, vita nostra. Dieu a fait d'elle la source de toute vie surnaturelle ; l'auteur de la vie a voulu naître d'elle et nous ne naissons à la grâce que par elle. L'Église chante : « C'est par toi que nous avons reçu le fruit de vie. Sainte et Immaculée, c'est par toi que nous est rendue la vie perdue ; tu as conçu du ciel et tu as donné au monde le Sauveur » (Offices de l'Assomption et de N. D. du Perpétuel Secours). C'est, infiniment plus que les docteurs et les sages, pénétrée de tout cela qu'elle ne savait dire, que Bernadette prend son chapelet et dit à la Dame : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce... »

La Dame est « très jeune ». Jeunesse et vieillesse partagent ce qui est soumis au temps. Ce qui, de nous, est soumis au temps, c'est le corps, en punition du

péché. Il n'y avait pas jeunesse et vieillesse dans le paradis terrestre ; il n'y en a pas dans le monde des esprits et moins encore en Dieu. La seule cause du vieillissement, c'est le péché. Par le péché, Lucifer et le genre humain sont devenus tout à coup très vieux. Une créature qui n'est pas soumise au péché ne subit ni vieillissement ni mort. Infiniment préservée dès toujours en vue des mérites de Jésus-Christ ; vierge avant, pendant et après la conception miraculeuse, Marie ne pouvait savoir ce que c'est d'accumuler ce poids de scories sous lequel nous étouffons, ce monde de souvenirs toujours liés à plus ou moins de remords, cette chape de lourdeur, de tiédeur, d'erreurs, de désaffection et même de haine sous laquelle, avant même que le corps dépérisse, nous nous sentons asphyxier. En Marie, rien n'arrête le battement du cœur, la flamme de l'amour ; au contraire, plus elle reçoit, plus elle donne, et réciproquement ; et le brazier s'accroît de son feu sans qu'il y ait jamais de cendre. Elle est le buisson ardent qui brûle sans se consumer (Exode, III, 2), la verge d'Aaron qui fleurit quand les autres n'ont plus de sève (Exode, VII, 12), la toison de Gédéon qui se couvre de rosée au milieu du sable sec (Juges, VI, 36). Elle est la colombe qui rapporte le rameau d'olivier alors que tout est mort (Genèse, VIII, 12) ; elle est la plus belle de toutes les femmes (Cant., V, 9), non de cette beauté qui fleurit le matin et se fane le soir, mais de celle qui demeure sans changement comme les rayons du soleil inépuisable (Cant., VI, 9).

L'Eglise ne craint pas d'emprunter au poète sacré la description de la beauté physique de Marie ; elle est celle d'une jeune fille en sa fleur inaltérable : « Sa voix est douce, son visage charmant ; ses lèvres sont une bandelette d'écarlate, ses dents blanches comme les brebis tondues qui remontent du lavoir ; chacune de ses joues est comme une moitié de pomme de grenade ; ses cheveux sont comme les troupeaux de chèvres que l'on voit descendre de la montagne de Galaad et comme la pourpre du roi, liée et teinte deux fois (Cant., passim).

Cependant, dit un poète, la jeunesse n'est pas d'avoir la joue pleine et le cheveu brillant : elle est dans la capacité de prière et de louange. Toutes ces images, l'Eglise les rapporte à la beauté intérieure de cette fille de Roi [Ps. XLIV). Quelle âme est plus capable de prière et de louange que Marie ? De même que la grâce est la note distinctive de sa personnalité, la louange s'en dégage comme une propriété, comme cette colonne de fumée qui monte du désert, exhalant la myrrhe, l'encens et tous les aromates des marchands (Cant., III, 6). Ce n'est pas accidentellement que son âme glorifie le Seigneur ; ce n'est pas un jour que toutes les générations l'appellent bienheureuse, mais aussi éternellement qu'elle rayonne la jeunesse même de Dieu. A l'Immaculée Conception comme à Pâques, l'Eglise chante un mystère toujours présent : « Aujourd'hui jaillit un rameau de la tige de Jessé, aujourd'hui sans trace de péché Marie a été conçue, aujourd'hui est écrasée la tête du vieux serpent ». Seul le serpent est vieux, sans cesse défait par l'éternelle jeunesse de Marie. Une petite fille de quatorze ans ne souligne pas tellement la jeunesse physique de ses compagnes et dans cette Dame « très jeune », Bernadette a dû entrevoir le mystère d'une jeunesse qui est celle de la grâce.

« Environnée de lumière. » Sur la montagne, Jésus fut transfiguré devant ses trois disciples. « Son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. » Pourquoi ? Pour nous montrer, à travers sa passion et nos douleurs, sa gloire et notre gloire dans le ciel, lorsque Dieu « transformera nos misérables corps à la ressemblance de son corps glorieux » (Philip., III, 21).

Or une antienne de l'Immaculée Conception chante à l'adresse de Marie : « Ton vêtement est blanc comme la neige et ton visage comme le soleil ».

La sainte Vierge est la seule pure créature dont le corps soit déjà dans la gloire, et je pense qu'à Lourdes, c'est une partie de cette gloire qu'elle a montrée

à Bernadette. Aucun autre témoin ne l'a vue ainsi. Mais, affirment-ils, le seul reflet sur le visage de la voyante révèle la Visiteuse céleste, comme, vue du versant de l'ombre, la clarté matinale nous dit que le soleil est là. Vierge glorieuse, Marie n'oublie pas les tristesses de la terre et si elle nous demande la pénitence, elle nous indique aussi la merveille de lumière qui en est l'aboutissement. Combien d'âmes sont attirées par le sens profond de ces paroles que chante l'Eglise : « Vous êtes toute belle, ô Marie, il n'y a aucune tache en vous » !

Ce qu'elle a vu, Bernadette ne peut le décrire. « Environnée de lumière. » « J'ai regardé la terre et les cieux, dit Jérémie, et il n'y avait pas de lumière en eux » Jérém., IV, 23).

Les artistes arrachent à notre nuit des lambeaux de clarté ; Bernadette ne pourra qu'en pleurer et dire : « Ah ! Ce n'est pas cela ! » Eût-elle parlé différemment devant les plus belles madones des plus grands maîtres de la peinture ou de la sculpture ? Quel contresens de se lamenter que Lourdes ne soit pas un musée d'art ! L'art humain peut nous donner la nostalgie d'une beauté parfaite, il ne peut que nous égayer si nous y trouvons notre ciel ou si nous y cherchons la clarté surnaturelle de la grâce. Saint François d'Assise avec deux morceaux de bois joue une musique plus divine que le meilleur artiste sur un instrument de choix. Cela est d'une autre nature.

Environnée de lumière, c'est ainsi que Marie apparaît dans les textes saints que l'Eglise lui consacre. Elle est appelée le soleil où Dieu établit sa demeure (Ps., XVIII, 6). Elle est, dans l'Apocalypse, « une femme revêtue du soleil, ayant la lune à ses pieds, entourée d'une couronne d'étoiles » (Apoc, XII, 1). Les Litanies la saluent « Etoile du matin » — du matin de la création et du matin de notre espérance. Mais il faudrait être un pur esprit pour atteindre l'infini où voudrait porter l'analogie des images. La lumière, pour nous, c'est d'abord une pauvre lanterne, puis la clarté du jour, puis celle « dont resplendit le sentier du juste » (Prov., IV, 18) ; enfin — mais qui l'a vue ? —

la lumière qui est Dieu. « La vraie lumière, celle qui éclaire tout homme, est venue dans ce monde ; elle luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne la reçoivent pas » (Jean, I). Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière (Jean, III, 19). Les ténèbres, c'est le péché. Il n'y a de vraie opacité que le péché. Mais une âme comme celle de Marie, en qui le péché n'eut jamais de prise, est non seulement diaphane, elle reçoit et multiplie la lumière, comme les feuillages d'automne font chanter le soleil sur la terre. Quelle consolation, dans nos ténèbres, qu'une des nôtres n'ait jamais perdu un rayon de la clarté divine ! Ah ! que je l'aime et que je la prenne pour ma lumière (Sap., VII, 10) !

Vie, jeunesse, lumière, Notre Dame choisit souvent pour répandre ses faveurs les endroits les plus figés, les plus anciens, les plus sombres ; c'est là que Dieu semble l'appeler pour nous. « Dans la fente du rocher montre-moi ton visage et fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ton visage est beau » (Cant., II, 14). C'est du rocher que Dieu tire le miel (Ps., LXXX, 17) et dans le rocher qu'il nous offre la Mère de sa grâce divine. Du fort est sorti le doux (Juges, XIV, 14).

Nous avons en Suisse plus d'un rocher où Notre Dame nous appelle et distribue ses grâces : Maria-stein, la Madonne del Sasso ; en Valais, Notre Dame du Scex et de Longeborgne. En cette année centenaire du fleuve de grâce qui jaillit sur la terre entière, les autres sources ne tariront point. Allons-y chercher la vie, la jeunesse et la lumière de Dieu.

Marcel MICHELET